

Pâques

Un autre regard sur la mort

Lytta Basset, Ph. D.

Volume 18, numéro 2, printemps 2006

La mort dans tous ses états

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073217ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073217ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Basset, L. (2006). Pâques : un autre regard sur la mort. *Frontières*, 18(2), 27–33.
<https://doi.org/10.7202/1073217ar>

Résumé de l'article

Cet article présente une interprétation de la fête chrétienne de Pâques à la lumière du récit de Jn11, 1-44, où Jésus rend la vie à un mort, Lazare. L'auteure montre comment la souffrance de Marthe et de Marie par rapport à la perte d'un être cher a été modifiée par ce nouveau regard que pose Jésus sur la mort.

PÂQUES

UN AUTRE REGARD SUR LA MORT

Résumé

Cet article présente une interprétation de la fête chrétienne de Pâques à la lumière du récit de Jn11, 1-44, où Jésus rend la vie à un mort, Lazare. L'auteure montre comment la souffrance de Marthe et de Marie par rapport à la perte d'un être cher a été modifiée par ce nouveau regard que pose Jésus sur la mort.

Mots clés : *Bible – résurrection – Pâques.*

Abstract

This article offers an interpretation of the christian holiday of Easter in the light of the narrative of Jn11, 1-44, where Jesus returns the life to a dead man, Lazarus. The author shows how the suffering of Marthe and Marie was modified by this new glance which puts Jesus on death.

Keywords : *Bible – resurrection – Easter.*

Lytta Basset, Ph. D.,

professeure, Faculté de théologie, Université de Neuchâtel.

Personne ne peut faire l'économie du sentiment de perte. Même pas Jésus, qui pourtant ne croit pas Lazare perdu à tout jamais. La souffrance le saisit devant le tombeau : le « sans issue » de la pierre scellée, l'expérience d'une perte irrémédiable. La question déterminante que pose l'événement de Pâques à tout humain est celle-ci : comment ai-je moi-même traversé mes pertes, mes deuils ? Qu'est-ce qu'autrui est devenu au cours de cette traversée ?

En Jn11, 1-44 (voir le texte p. 32), Marthe et Marie illustrent peut-être deux manières de souffrir. Avec elles, il s'agirait de passer d'un « souffrir-sans » inévitable (c'est l'isolement, le repli sur soi de Marie au début du récit) à un « souffrir-avec » incarné par Marthe, puis par Marie venue rejoindre Jésus. Une lecture attentive du récit johannique fait apparaître que c'est Jésus, de son vivant, qui a commencé à avoir un *autre* regard sur la mort. Croire en la résurrection devient possible à la suite du Christ qui, comme tout humain, fut horrifié par la mort de l'être aimé mais resta enraciné dans un « souffrir-avec » plus fort que la mort.

Le défi est le même qu'au lendemain de Pâques : comment être en lien avec autrui mort, autrui perdu ? Comment changer de regard sur la mort et sortir de l'état de mort-vivant ? Comment (re)devenir consistant avec celui que la tradition chrétienne a appelé « le premier-né d'entre les morts » ?

LES PARADOXES DU TEXTE, INDICES DE VIE

Dans la vie comme dans les Écritures, il semble que la mort soit incompatible avec la vie, et la perte, avec l'amour.

AMBIVALENCE DES PERSONNAGES

L'amour/amitié est mentionné quatre fois (« celui que tu *aimes* est malade », v. 3 ; « or, Jésus *aimait* Marthe et sa sœur et Lazare », v. 5 ; « Lazare notre *ami* », v. 11 ; « voyez comme il l'*aimait* », v. 36). Et pourtant Jésus traîne, comme s'il était plus important pour lui de faire le miracle que d'éviter à ses amies de souffrir. A-t-il le secret d'une manière d'aimer, d'être lié à autrui, qui aurait *déjà intégré* la perte du lien ? Est-il à part du commun des mortels ? Quand il affirme « Lazare est mort et je me réjouis de n'avoir pas été là ? » (v. 4), est-il inhumain à force d'être croyant ? Son regard sur la mort est-il surhumain ? L'hypothèse est démentie par le texte : il sera profondément « bouleversé » (à deux reprises) et « pleurera ». Réactions les plus naturellement humaines, contradiction apparente avec sa certitude première d'une vie plus forte que la mort.

Même ambivalence chez Marthe, qui passe du simple *savoir* de catéchisme (« je sais qu'il ressuscitera [...] », v. 24) au *croire* le plus lumineusement personnel (« je crois que toi tu es le Christ, le fils de Dieu, celui qui vient dans le monde », v. 27). Elle réagit alors comme les premiers témoins dans les récits d'apparition du Ressuscité :

alors que Jésus ne lui a rien demandé, elle retourne vers Marie et l'« appelle » de Sa part – comme si, ayant (re)trouvé à travers cette expérience de mort le sens de la vie, elle ne pouvait faire autrement que propager ce sens... C'est la même Marthe, pourtant, qui un peu plus tard objectera « il sent déjà » (v. 39). Là, ce n'est plus Marthe la vivante qui parle, mais « la sœur du mort, Marthe » – précision parfaitement inutile qui souligne qu'en cet instant elle est *apparentée* à la mort, elle est la sœur de la mort en quelque sorte.

Même attitude paradoxale chez Marie. On la trouve d'abord prostrée, « assise dans la maison », ne se levant pas à l'arrivée de Jésus, contrairement à Marthe qui l'a « entendu » (v. 20). À partir d'une expérience identique (toutes deux disent la même souffrance d'abandon : « si tu avais été là... »), Marthe, elle, semble entrevoir un au-delà de la perte. Plus tard, Marie « entendra » sa sœur, « se réveillera immédiatement » et « se jettera à ses pieds » – des verbes quasiment liturgiques qui ne l'empêcheront pas de se mettre à pleurer (v. 33), comme si les sentiments « négatifs » venaient contredire l'ouverture à la vie et au « souffrir-avec » dont ses gestes témoignaient.

Le combat intérieur est donc pour tous les trois... et pour tous les humains certainement : c'est cette coexistence déstabilisante entre de solides certitudes et de forts sentiments indésirables. Par moments faiblit la conviction que la mort puisse aller de pair avec la vie ou la perte avec l'amour. Et pourtant, dans le récit de Jean, tout a droit de cité, même et surtout ce qui est éminemment personnel. Tout commence par un regard parfaitement subjectif sur la mort.

Notons tout de même qu'il s'agit d'emblée d'*intersubjectivité* : tous pleurent, y compris Jésus, mais ils sont proches les uns des autres. Les juifs sont venus pour « conseiller, encourager, consoler », d'un verbe (*paramutheomai*) qui contient le mot *muthos*, la « parole », le « récit », la « fable », le « conte », le « mythe », le « récit non historique ». Chacun est venu « raconter » (*mutheomai*) son propre « récit » douloureux « auprès » [*para*] des autres. Les sciences psychologiques et pastorales, dans leur approche du deuil, vont dans le même sens : on grandit humainement, spirituellement, quand on peut dire une parole non historique, non scientifique, un récit personnel de sa propre histoire qui est tout sauf une vérité objective. Les atti-

tudes paradoxales des personnages du texte attestent qu'ils sont bien vivants : il est même dit de Lazare « le mort sortit », comme si la logique de la vie n'était pas celle de la raison.

URGENCE OU PERTE DE TEMPS ?

La petite parabole des versets 9 et suivants ajoute encore à la perplexité du lecteur. Elle a été rapprochée de Jn 9, 4 à juste titre :

Tant qu'il fait jour, il *nous* faut travailler aux œuvres de Celui qui m'a envoyé : la nuit vient où personne ne peut travailler ; aussi longtemps que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.

Il y a urgence à « voir la lumière de ce monde » : le jour ne dure que douze heures (11, 9s). Or, Jésus semble intentionnellement perdre son temps, « se réjouissant de n'avoir pas été là » (v. 15). Si ses jours sont comptés, pourquoi tarde-t-il tellement pour aller à Béthanie ? On dirait qu'une force intérieure le pousse à prendre le temps de vivre à fond l'expérience de la perte et à laisser aux deux sœurs le temps de la vivre également. Dans cette hypothèse, Jésus refuserait de venir combler immédiatement le vide, la béance que provoque la mort.



Photo: Barbara Claus

Un argument littéraire vient à l'appui de cela. Au v. 3, le verbe utilisé est *philein* qui se dit de l'amour spontané, naturel, entre les humains : « Celui que tu aimes [*phileis*] est malade. » Mais au v. 5, Jean utilise *agapein*, le verbe de l'amour inconditionnel dont l'apôtre Paul chante le caractère inspiré en 1 Co 13 : « Jésus aimait [*ègapa*] Marthe et sa sœur et Lazare »... « mais il resta deux jours encore au lieu où il était ». C'est que, contrairement à l'amour [*agapè*], la pente naturelle de l'amour [*philia*] pousse l'humain à vouloir combler le manque pour l'empêcher de souffrir.

Jésus, lui, semble obéir à une injonction profonde : « ayant entendu » (v. 4), « quand il entendit » (v. 6) ; il n'était pas nécessaire de répéter ce verbe (*akouein*) mais on sait qu'il signifie à la fois « entendre » et « obéir ». Pour Jésus, ne pas bouger peut signifier : laisser la vie triompher toute seule, laisser Dieu se défendre tout seul. Ou encore, accueillir la maladie et la perte sans chercher à faire l'économie de la souffrance, aimer dans la distance en laissant Dieu lui-même donner du « poids » aux relations – du poids ou de la « gloire » selon le sens très concret du mot hébreu correspondant : « Cette maladie est pour la gloire de Dieu » (v. 4), pour que Dieu ait son « poids » de lumière en chacun et chacune de nous.

CONTRADICTION ENTRE DÉCISION ET ÉMOTIONS ?

On peut déceler un triple appel à aller à Béthanie, jusqu'à ce que Jésus se décide vraiment. Au v. 7, la décision concerne seulement le déplacement : « Retournons en Judée ! » ; au v. 11, elle concerne le faire : « Je vais aller le réveiller » ; au v. 15, il envisage l'implication existentielle d'une rencontre personnelle avec la mort : « Allons vers lui ! » Il y a peut-être là le prélude à l'épisode de Gethsémané : un combat intérieur aboutissant à une acceptation bien mûrie de la confrontation à la mort. Au v. 16, Thomas semble l'avoir compris : c'est de la mort de Jésus qu'il s'agit déjà ; et huit versets auparavant tous les disciples résistaient à cette confrontation à la mort : « Rabbi, tout récemment encore les Juifs cherchaient à te lapider et tu veux retourner là-bas ? » (v. 8).

On appelait Thomas « le didyme », c'est-à-dire le « jumeau » ; si c'est ce disciple-là qui intervient ici, n'est-ce pas parce qu'il incarne particulièrement bien l'ambivalence humaine ? Il faut bien surmonter une résistance pour consentir à « mourir avec Jésus » (v. 16), c'est-à-dire d'abord et avant tout, à faire face à la perte, au vide creusé par la mort d'un proche. Thomas semble avoir compris que la confrontation de Jésus avec sa propre mort entraîne la confrontation avec la sienne.

À MARTHE, À MARIE, À TOUT ÊTRE HUMAIN DE DÉLIER L'AUTRE QU'IL A PERDU, L'AUTRE QUI L'A ABANDONNÉ, L'AUTRE QUI EST

MORT EN LUI ET L'A RENDU PRISONNIER DU MALHEUR.

Jésus commence par voir Marie et les juifs pleurer : « Il fut fortement ému dans l'esprit et il se troubla /s'inquiéta/s'effraya », d'un verbe [*tarassô*] qui apparaît trois fois chez Jean, toujours en lien avec la mort.

Première mention : ici, juste après avoir affirmé « moi je suis la résurrection et la vie » (v. 25 et 33). Réaction naturelle qui montre combien il est difficile de croire en un « moi je suis » – y compris le sien propre – qui soit fondé sur le « Je suis » divin, et plus fort que la mort. Confronté à sa propre destinée, placé devant les signes éloquentes de la mort, Jésus avait à croire, *lui le premier*, qu'il n'allait pas être anéanti comme Lazare – ce qui aurait rendu sa vie absurde et ôté toute crédibilité à son message.

Deuxième mention : en Jn 12, 27s : ici aussi, la peur déferle – dans une formulation proche de celle de la prière à Gethsémané – juste après la certitude « moi je suis ». « Maintenant mon être s'est troublé-se trouble /s'inquiète/s'effraie et que dirai-je ? Père sauve-moi de cette heure ? Mais c'est pour cela que je suis venu, pour cette heure. Père, *glorifie ton nom* » (en écho à Jn 11, 4 : « pas pour la mort mais *pour la gloire de Dieu* »). Ici, les témoins de la scène font l'expérience personnelle du « moi je suis » qui a pris en Jésus la place de la frayeur : « Ce n'est pas à travers moi que cette voix (du ciel) est venue mais à travers [*dia*] vous » (12, 30). Qu'y a-t-il de plus inextricablement subjectif et intersubjectif tout à la fois ? La profonde perturbation que Jésus a partagée avec des humains se trouve fécondée par l'Esprit et devient source de libération aussi bien pour lui que pour ceux qui en sont témoins.

Troisième mention, à nouveau après avoir affirmé « moi je suis » : « En disant cela, il fut troublé/inquiet/effrayé dans l'Esprit et il témoigna et dit : en vérité, je vous dis que l'un d'entre vous me livrera » (13, 21). La peur de la mort, ici, se confond avec la perte de toute relation crédible. Cela se passe « dans ou par l'esprit » – son esprit humain travaillé par l'Esprit, Esprit déjà à l'œuvre devant le tombeau de Lazare, en 11,33 où l'on trouve *exactement la même expression*. Or, être effrayé dans l'Esprit indique qu'il y a quelque chose de plus grand que la peur. Jésus est abandonné à sa propre mort par son ami Lazare ; il

sera trahi et abandonné à la mort par son disciple Judas ; et il finira par se croire abandonné par Dieu lui-même, sur la croix. Il ira jusqu'au bout de la perte, de la dépossession et de l'angoisse du néant pour que change du tout au tout le regard humain sur la mort : tout cela se vit, se vivra, aura été vécu « dans l'Esprit », *dans* ce souffle saint qui, l'enveloppant de toutes parts, le ramène toujours vers le Père.

SOMMEIL OU MORT ?

Concernant Lazare, Jésus déclare au v. 11 : « Je vais le tirer de son sommeil », mais, au v. 14 : « Lazare est mort. » Sommeil ou mort, résurrection ou simple guérison, l'ambivalence persiste tout au long du récit. Au v. 26, il est dit que croire en lui c'est vivre, même si l'on meurt, mais que croire en lui, c'est ne jamais mourir. Alors meurt-on, oui ou non ? On ne trouve pas d'issue logique à cette contradiction. C'est plutôt du côté d'une issue existentielle qu'il faudrait chercher. On peut voir un véritable chemin de résurrection dans l'expérience de Marie : « Elle fut immédiatement *réveillée* », du verbe *egeirô* au v. 29 ; et on la vit « *se lever précipitamment* » au v. 31, du verbe *anistemi*. Il s'agit là des deux manières bibliques de dire Pâques : il s'est réveillé et il s'est levé d'entre les morts.

Le premier verbe, ici, est à la voix passive : Marie a été réveillée *par Quelqu'un* (et en effet elle ne dormait pas physiquement) – on peut y deviner la main de Dieu ; mais la part de Marie, c'est qu'elle a « entendu » ce Quelqu'un et « s'est levée » (voix active) pour « aller vers lui ». On trouve la même double réalité concernant Lazare : un verbe au moyen-passif au v. 11 (« il s'est endormi » et il n'y pouvait rien) ; mais, au v. 43, deux adverbess de mouvement plutôt qu'un verbe : « Lazare, ici, dehors ! »... et c'est bien lui qui décide ou accepte de sortir. Jésus leur enseigne déjà un autre regard sur la mort : il s'agit de traverser la perte d'un être cher en se laissant aller à cette sorte de sommeil / mort sans lutter, comme si l'on disparaissait soi-même avec la personne disparue... Et puis, il s'agit d'« entendre » la voix de l'autre, de se laisser re-susciter et donc de « se lever », d'aller vers l'Autre quel qu'il soit – ce qui revient à ressusciter à la suite du Christ.



POUR CROIRE EN LA CONSISTANCE DU « MOI »

L'ENJEU UNIVERSEL : FOI OU CROISSANCE

Au départ, Jésus perçoit que tout cela a un sens, une direction, une orientation qui ôte à la mort son absurde contingence. Telle est pour un juif la perception croyante des événements de la vie : rien n'arrive en vue de la mort, « cette maladie n'est pas pour la mort » (v. 4) ; la vie n'est pas orientée vers le néant mais vers la « gloire » de Dieu, c'est-à-dire le poids ou la consistance d'un Autre qui, lui, n'est jamais menacé de mort. En soi, cela n'est pas nécessairement réconfortant. Mais l'évangéliste fait ajouter à Jésus « afin que par (cette maladie) le fils de Dieu soit glorifié ».

Or, dans aucun évangile, Jésus ne dit de lui-même qu'il est fils de Dieu. Certes, c'est la communauté johannique – dont émane le récit – qui a pu discerner dans cette histoire la filialité divine de Jésus. Mais rien n'empêche le lecteur ou la lectrice de faire sienne une telle filialité, en communion avec le Christ. Nous aurions à traverser l'expérience de la perte mortelle « afin que ce qu'il y a de filialité divine en l'humain soit glorifié ou pèse lourd à travers cette expérience ». Si Jésus utilisait quasi exclusivement pour se désigner lui-même l'expression « fils de l'humain », c'était selon ses propres paroles pour que tout fils ou toute fille d'humanité puisse s'identifier à lui. Ici aussi, il ne parlerait pas seulement pour lui-même mais pour tout humain à sa

suite. Sachant par expérience combien la perte irrémédiable d'un proche nous rend inconsistants, il nous inviterait à accepter de traverser cette perte afin de recevoir de Dieu seul notre poids de gloire, notre consistance humaine et spirituelle.

Ainsi s'éclairerait la joie apparemment déplacée du v.15 : « Lazare est mort et je me réjouis... à cause de vous afin que vous croyiez / ayez confiance... de n'avoir pas été là. » Jésus évoque le manque qu'il n'a pas cherché à combler. Ce vide le réjouit car c'est le lieu de Dieu, le lieu du Saint-sans confusion-avec-ce qui est mortel, l'espace incorruptible en chacun et chacune). Sa joie vient de ce que tous les humains sont porteurs de ce « Saint des Saints ». Il n'a pas eu besoin de prendre la place de Dieu. D'où sa crédibilité. Avec lui, vrai homme, les humains peuvent s'orienter vers une confiance *absolue*, une confiance en l'Absolu : « afin que vous croyiez / ayez confiance » – en qui ? En la vie venue de Dieu, en cet Absolu qu'on ne peut vraiment nommer, en Celui qui occupe incognito l'espace incorruptible en toute personne mortelle. Jésus a commencé par accepter l'irréparable perte, laissant la place à Dieu. C'est alors qu'il entrevoit la joie – même si la profonde perturbation, la frayeur et les larmes ne lui sont pas épargnées – car il se réjouit déjà de ce que d'autres humains puissent faire la même expérience.

Le même verbe *pisteuô* est employé à l'absolu au v. 40 : « Ne t'ai-je pas dit que si tu *crois*, tu verras la gloire de Dieu ? » Non,

il ne l'avait pas dit. Il avait dit à Marthe : « Quiconque croit *en moi...* » (v. 25), et il avait promis qu'on « vivrait », qu'on « ne mourrait jamais »... mais pas qu'on verrait la gloire de Dieu. C'est à *lui-même* qu'il avait objecté que la maladie n'était pas « pour la mort mais pour la gloire de Dieu » (v. 4). Marthe, ici, le rejoint dans son propre doute : ne t'ai-je pas dit ? Ne m'étais-je pas dit ? N'avais-je pas pressenti que cette maladie avait à voir avec la gloire de Dieu ? Et s'il ne s'agit plus de « croire en moi » mais de « croire » – dans l'absolu –, c'est peut-être que malgré son propre vertige, Jésus lui-même doit « faire confiance » maintenant pour « voir la gloire / le poids / la consistance de Dieu » dans l'obscurité même du tombeau devant lequel ils sont tous rassemblés : c'est en lui-même que cela se joue en premier.

La suite de l'histoire serait-elle une mise en scène, où Jésus prierait pour la forme (« levant les yeux en haut ») ? Le v. 42 (comme le v. 4) ressemble plutôt à un dialogue intérieur entre Jésus et le Père. Il est centré sur « moi » (moi, je sais que tu m'entends toujours) et « toi » (pour qu'ils croient que toi tu m'as envoyé) : m'as-tu envoyé, c'est-à-dire envoyé *lourd de vie*, plein de ta gloire, oui ou non ? Il semble que Jésus ait cru dès le début que le Père « l'envoyait » ressusciter Marthe, Marie et Lazare. Et Marthe à son tour a cru que Jésus l'envoyait, *lourd de vie*, « réveiller » Marie. Alors Jésus explicite ce qui se passe : « J'ai parlé à cause de la foule là autour, pour

qu'ils croient que toi tu m'as envoyé. » Pour que n'importe qui dans la foule, et dans la foule des lecteurs, puisse s'approprier la solidité de ce « moi-Toi ». « Pour qu'ils croient » tous que « Toi » seul donnes ce poids, cette consistance à « moi » qui suis dans la perte et l'anéantissement du deuil.

Il n'y aurait pas de rite eucharistique sans la traversée de la mort et l'accès au « moi » indestructible avec le Christ. Or, il y a déjà quelque chose du mystère eucharistique en Jn 11 lorsque Jésus célèbre la fidélité de Dieu à sa promesse de vie alors même que Lazare n'est pas encore sorti du tombeau : « Père, je te remercie [eucharistô] de ce que tu m'as entendu » (v. 41) – de ce que tu as habité le vide en moi, de ce que tu m'as rempli de ta Présence, de ce que je suis plein de ta gloire, lourd de Toi.

Comment le sait-il ou le sent-il ? Il *croit* en cet instant que la parole d'amour authentique qui a circulé entre deux vivants est indestructible : Lazare va « entendre » son ami l'appeler de la part de Dieu. Et la foule, après Marthe et Marie, est invitée à « entendre » un humain, un semblable, lourd de cette certitude-là. Est-ce un hasard si ce verbe « entendre » est utilisé six fois dans notre texte ? C'est que tour à tour Jésus, Marthe, la foule, Lazare *entendent* la consistance de l'humain lorsque, affrontant lucidement la perte, il découvre en lui un « moi » lourd de vie divine. L'enjeu du récit est donc bien que Marthe ne « meure jamais » et que tous les humains puissent intégrer l'indéfinissable et sortir vivants de la mort, dès ici-bas. Que Lazare ressuscite physiquement sous les yeux de tous apparaît alors comme quelque chose de relativement secondaire.

LAZARE, PARADIGME DE L'HUMANITÉ

Comment Lazare est-il désigné au cours du récit ? Soit il est défini par la maladie (« malade/faible »). Soit par la parenté (« Lazare de Béthanie, le village de ses sœurs » ; « le frère de Marie, Lazare » ; « leur frère », « mon frère », « ton frère » ; « à moi le frère »). Soit par l'amitié (« celui que tu aimes » ; « Lazare notre ami »). Soit par la mort (« Lazare est mort », « la sœur du mort »). Deux fois seulement, il est appelé simplement par son nom, défini par rien d'autre que lui-même dans son identité irréprésentable : au v. 14 quand Jésus « leur dit franchement : Lazare est mort » et au v. 43 quand il « crie d'une voix forte : Lazare, ici, dehors ! ».

Entre les deux, il y a tout le temps nécessaire à l'acceptation de la perte, ce temps qu'on traverse tout seul, mort soi-même avec son proche disparu. Et c'est bien là ce que suggère l'étymologie : « Lazare » signifie « Dieu secourt » ; il est tout entier, comme tout humain mortel, quelqu'un que seul Dieu peut secourir ; ayant tout perdu et étant perdu, il est le secours divin fait chair au

fond du gouffre sans fond de la mort. C'est le cri adressé à Lazare, l'appel de Jésus déjà « premier né d'entre les morts » qui provoque un autre regard sur la mort : l'Autre l'appelle à vivre ; pour lui comme pour Marthe, Marie et la foule, il s'agit d' « entendre ».

Que sera Pâques, sur les pas du Ressuscité, sinon sortir vivant de la mort d'autrui et de sa propre mort, mais aussi « être envoyé » vers autrui mort-vivant pour le re-susciter en le nommant, en lui redonnant le temps et l'espace (« Lazare, ici ou maintenant – selon les deux sens de l'adverbe grec – dehors ! »), en lui permettant de se resituer dans une existence terrestre lourde de la Présence ? Mais il faut, auparavant, avoir consenti à la perte mortelle...

Dans son langage symbolique, l'évangéliste suggère peut-être qu'il y a en tout humain un Lazare mort d'étouffement, « pieds et mains liés et le visage lié autour d'un linge » (v. 44), qu'il s'agit de « délier » – du verbe *luô* également utilisé en Mt 18, 18 dans le contexte du pardon qu'on se donne les uns aux autres (« tout ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel »). Mettons en contraste d'un côté le reproche adressé par les deux sœurs à Jésus (« si tu avais été là, il ne serait pas mort », v. 21 et 32) reproche qu'on adresse souvent à Dieu en période de deuil (« tu es impuissant, tu m'abandonnes, tu ne fais pas le poids, je vois ta non-gloire »), et à l'opposé, l'acte de « délier » ou « laisser aller » l'humain que nous avons perdu ! C'est « le mort » qui sort du tombeau : il reste à le délier pour qu'il vive et que ses proches vivent.

À Marthe, à Marie, à tout être humain de délier l'autre qu'il a perdu, l'autre qui l'a abandonné, l'autre qui est mort en lui et l'a rendu prisonnier du malheur. À chacun de se délier de celui ou celle dont il avait fait un fantôme et qui l'avait transformé en mort-vivant. Dans cette compréhension du texte, « voir la gloire de Dieu » signifierait « laisser aller, délier » tout ce qui est mort, pardonner à l'Autre (humain et divin) la perte qu'il nous a fait subir... pour « être glorifié » en tant que fils ou fille de Dieu, c'est-à-dire ne plus douter de sa propre consistance, de son « poids » de lumière.

L'EXPÉRIENCE DE L'AGRÉGATION

Dans un ouvrage intitulé *Les rites de passage* (A. van Gennepe, 1981) distingue entre les rites de séparation, les rites de marge et les rites d'agrégation. L'enjeu des premiers consiste à laisser partir la personne décédée pour que l'entourage puisse, lui, passer du monde de la mort au monde des vivants. Il s'agit, à l'instar des rescapés des camps de la mort, de sortir de la « tragique condition de ceux qui sont revenus, laissés pour compte, morts-vivants [...] Ces

êtres-là, écrit E. Wiesel, ont été amputés non d'une jambe ou d'un œil mais de la volonté et du goût de vivre » (*Le jour*, Seuil, 1961, p. 89).

Selon A. van Gennepe, les rites de marge servent à encadrer la période instable et dangereuse où se trouve l'individu. C'est ce temps où s'enlise Marie au début du récit de Jn 11 : on peut passer le reste de sa vie dans une telle prostration, persuadé que personne ne peut comprendre, condamné à survivre en marge des autres sans vouloir ni pouvoir réintégrer le monde des humains. Dans « la Maladie à la Mort », Kierkegaard évoque cette « auto-consommation » dans les termes suivants : « Le tourment du désespoir est justement de ne pas pouvoir mourir [...]. La désespérance, c'est que le dernier espoir, la mort, fait défaut » (*Œuvres complètes*, t. 7, L'Orante, p. 176 s).

Les rites d'agrégation, eux, favorisent l'appartenance à un nouvel état, la perception fugace ou massive d'une Vie par-delà la vie en débris : autrui est vivant autrement ; sa mort (comme celle de Jésus pour ses amis) nous avait plongés dans notre propre mort, inscrivant notre projet de vie dans le dérisoire, bouchant l'accès à notre avenir, anéantissant la possibilité de nous réjouir. Au stade de la séparation, la question devient brûlante : comment faire l'expérience de l'agrégation ?

En réalité, le processus d'agrégation commence dès le moment où l'on consent un tant soit peu à « délier le mort », à se séparer de lui : en effet, c'est en s'appuyant sur autrui vivant qui lui crie « ici, dehors ! », que l'humain devenu inconsistant par la perte se trouve peu à peu re-suscité à prendre sa place dans le monde des parlants / communicants. On voit par là l'immense responsabilité de l'entourage : c'est par la vie communautaire, interpersonnelle, qu'est re-suscité le lien communautaire que la mort avait détruit !

Illustrons le processus d'agrégation avec le récit lucanien des disciples d'Emmaüs (Lc 24, 13-35). Ils sont en état de choc, ayant perdu leur maître et meilleur ami. Mais ils tournent le dos à Jérusalem et donc à la nouvelle de sa résurrection. Occupés à fuir la réalité de sa mort, ils ne peuvent pas percevoir qu'il est vivant. Mais ils sont deux : « deux d'entre eux », cela suffit pour que le lien communautaire recommence à se tisser. De plus, « ils font route », prêts à bouger et à ne pas rester repliés sur eux-mêmes. « Ils échangeaient au sujet de toutes ces choses survenues », raconte Luc : l'absence de sujet tabou favorisait donc l'authenticité au niveau des émotions et des réflexions personnelles. Luc insiste : « Pendant qu'ils échangeaient et discutaient ou cherchaient-avec... ». La parole circule, dans une recherche *commune* (*sun-zêteô*)

- 1) Quelqu'un était malade/faible : Lazare de Béthanie, le village de Marie et de sa sœur Marthe.
- 2) Marie était celle qui avait oint le Seigneur de parfum et lui avait essuyé les pieds avec ses cheveux. C'était elle dont le frère Lazare était malade/faible.
- 3) Les sœurs, donc lui envoyèrent dire : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade/faible. »
- 4) Ayant entendu, Jésus dit : « Cette maladie/faiblesse n'est pas pour la mort mais pour la gloire de Dieu, afin que par elle le fils de Dieu soit glorifié. »
- 5) Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare.
- 6) Quand il entendit qu'il était malade/faible, il resta pourtant deux jours encore au lieu où il était.
- 7) Ensuite, après cela, il dit aux disciples : « Allons de nouveau en Judée ! »
- 8) Les disciples lui disent : « Rabbi, les Juifs cherchaient récemment à te lapider et tu veux retourner là bas ? »
- 9) Jésus répondit : « N'y a-t-il pas douze heures de jour ? Si quelqu'un marche le jour, il ne trébuche pas parce qu'il voit la lumière de ce monde ;
- 10) mais si quelqu'un marche la nuit, il trébuche parce que la lumière n'est pas en lui. »
- 11) Il dit cela et ensuite il leur dit : « Lazare notre ami s'est endormi mais je vais le tirer de son sommeil. »
- 12) Les disciples lui dirent alors : « Seigneur, s'il s'est endormi, il sera sauvé. »
- 13) Or Jésus avait parlé de sa mort. Mais ils croyaient, eux, qu'il parlait de l'endormissement du sommeil.
- 14) Alors Jésus leur dit franchement : « Lazare est mort
- 15) et je me réjouis à cause de vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez ! Mais allons à lui ! »
- 16) Alors Thomas, dit Didyme, dit aux condisciples : « Allons nous aussi pour mourir avec lui ! »
- 17) Étant donc venu, Jésus le trouva depuis quatre jours déjà au tombeau.
- 18) Béthanie est proche de Jérusalem, à environ quinze stades.
- 19) Beaucoup de Juifs étaient venus chez Marthe et Marie pour les consoler au sujet de leur frère.
- 20) Marthe, donc, quand elle entendit que Jésus arrivait, alla à sa rencontre. Marie, elle, était assise dans la maison.
- 21) Alors Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été là, il ne serait pas mort, mon frère. [Mais]
- 22) même maintenant, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera. »
- 23) Jésus lui dit : « Il ressuscitera, ton frère ! »
- 24) Marthe lui dit . « Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection au dernier jour. »
- 25) Jésus lui dit : « Moi je suis la résurrection et la vie. Qui croit en moi,
- 26) même s'il est mort, vivra, et tout vivant qui croit en moi ne mourra jamais, pour l'éternité. Crois-tu cela ? »
- 27) Elle lui dit. « Oui, Seigneur. Moi je crois que toi tu es le Christ, le fils de Dieu, celui qui vient dans le monde. »
- 28) Ayant dit cela, elle partit appeler Marie sa sœur et lui dit tout bas : « Le maître est là et il t'appelle. »
- 29) Quand celle-ci l'entendit, elle se réveilla immédiatement et alla vers lui.
- 30) Or Jésus n'était pas encore venu dans le village mais il était encore à l'endroit où Marthe était allée à sa rencontre.
- 31) Les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison pour la consoler, la voyant se lever précipitamment et sortir, la suivirent donc croyant qu'elle allait au tombeau pour y pleurer.
- 32) Marie, donc, quand elle arriva à l'endroit où était Jésus, l'ayant vu, se jeta à ses pieds en lui disant : « Seigneur, si tu avais été là, mon frère il ne serait pas mort. »
- 33) Jésus, donc, la voyant pleurer et les Juifs venus avec elle pleurer (aussi), fut fortement ému dans l'esprit et il se troubla/s'inquiéta/s'effraya,
- 34) et il dit : « Où l'avez-vous mis ? » Ils disent : « Seigneur, viens voir ! »
- 35) Jésus pleura
- 36) et les Juifs disaient : « Voyez comme il l'aimait ! »
- 37) Mais quelques-uns d'entre eux dirent : « Ne pouvait-il pas, lui, qui a ouvert les yeux de l'aveugle, faire aussi que celui-ci ne meure pas ? »
- 38) Alors, à nouveau, Jésus étant fortement ému en lui-même, va vers le tombeau. C'était une grotte, avec une pierre posée dessus.
- 39) Jésus dit : « Enlevez la pierre ! » La sœur du mort, Marthe, lui dit : « Seigneur, il sent déjà, il y a en effet quatre jours... »
- 40) Jésus lui dit : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la gloire de Dieu ? »
- 41) Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus leva les yeux en haut et dit : « Père, je te remercie de ce que tu m'as entendu.
- 42) Moi je le sais : tu m'entends toujours. Mais j'ai parlé à cause de la foule là autour, pour qu'ils croient que toi tu m'as envoyé. »
- 43) Ayant ainsi parlé, il cria d'une voix forte : « Lazare, ici dehors ! »
- 44) Le mort sortit, les pieds et les mains liés par des bandes et son visage était enveloppé (litt. lié-autour) d'un linge. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le s'en aller ! »

du sens de ce qu'ils vivent. L'évangéliste continue à valoriser l'aspect avec/ensemble (*sun*) du tissu communautaire en reconstitution: incognito, Jésus « marche avec eux ». Comme ils se sont retrouvés « en son nom », ne faisant que parler de lui, le lecteur peut se souvenir de sa promesse d'être « au milieu d'eux quand deux ou trois seraient réunis en son nom ».

Mais « leurs yeux étaient contraints à ne pas le reconnaître »: peut-on mieux dire l'expérience de la marge? La mort interdit de voir la personne que nous avons perdue marcher à nos côtés. Elle la défigure, nous abandonnant à nos fantasmes morbides. De quoi parliez-vous, de « quelles choses », demande Jésus comme pour souligner l'importance de *faire raconter* aux endeuillés ce qu'ils vivent, quand bien même on l'a déjà entendu plusieurs fois: cela fait écho au verbe consoler (*paramutheomai*) du v. 19. S'en suit un véritable accompagnement ou entretien pastoral: ils verbalisent leur affection et leur estime pour le défunt, racontent comment il est mort, se souviennent de sa vocation (« racheter Israël »), font état du lien personnel qu'ils avaient avec lui, de ce qui a abouti à sa mort.

Est-ce l'intérêt que Jésus leur manifeste, sa manière de leur crier « ici, dehors! »? En tout cas, ils *voient* maintenant des pépites de vie dans leur champ terriblement labouré: « pourtant », des femmes en proie au même sentiment de perte, ont fait une expérience « bouleversante » de bon matin et ils avouent que cela les a « mis hors d'eux-mêmes » – ce qui rappelle la manière dont « le mort » Lazare sort du tombeau chez Jean. « Le mort » Jésus s'est fait voir à celles qui ont affronté la réalité de la perte. Il va se faire voir à eux qui se déplacent et se montrent prêts à entendre l'expérience

d'un Autre, sortant d'eux-mêmes par un simple échange de paroles: c'est qu'il n'y a aucun Autre regard sur la mort sans un déplacement de tout l'être.

Le bouleversement qui accompagne ce processus d'agrégation est perceptible dans le texte: « Elles ont même vu une vision d'anges qui *disent qu'il vit* » (Lc 24, 23). Certaines personnes font l'expérience d'une sorte d'évidence, devant la tombe: « Il ou elle n'est pas là! » Premier pas sur le chemin de leur propre résurrection: il ou elle vit, autrement, mais ce n'est pas encore mon cas, le cœur n'y est pas. C'est précisément ce que dit Jésus sur le chemin d'Emmaüs: « Lents de cœur! » Comme les deux disciples, beaucoup savent, parce qu'ils l'ont appris, que Jésus vit, mais ce « il vit » n'est pas encore connecté à un « je vis ». Ce qui est lent, ce qui manque encore, c'est l'acceptation de l'inéluctable: « ne fallait-il pas?... ». Cela suppose de retourner à Jérusalem et de se confronter aux lieux de souffrance et de mort. Or, c'est là, c'est *sur ces lieux mêmes* que d'autres vivent déjà la résurrection. C'est nulle part ailleurs que là, qu'ils vont pouvoir « délier le mort »: le lieu du drame deviendra le lieu de leur avenir « glorieux », consistant!

Il y a processus d'agrégation dans la mesure où l'on ne reste pas seul: « Reste avec nous! » demandent-ils à l'inconnu. Et pour que le cœur suive, il faut les gestes quotidiens: marcher ensemble (s'accompagner mutuellement, au rythme des uns et des autres); se parler et s'écouter, réapprendre la personne « perdue », la connaître autrement; rester avec elle, même et surtout la nuit quand guette la tentation des fantasmes morbides; manger avec elle, entretenir ensemble la flamme de la vie.

L'Autre regard sur la mort ne nécessite aucun rituel: la foi chrétienne se passe de

rites d'agrégation. Le récit lucanien met la résurrection à la portée de n'importe quelle personne plongée dans l'expérience de la perte. « L'ouverture des écritures » (v. 32) et l'énoncé de la « bénédiction » (v. 30) ne se peuvent pas ailleurs que dans le cadre quotidien de paroles et de gestes signifiants. C'est le regard ordinaire qui se transforme en Autre regard. C'est la figure de l'être aimé qui est trans-figurée. Tout bascule au moment où ils le re-connaissent par un regard Autre, celui qui fait voir le non-visible: maintenant ils le connaissent vivant, par le cœur.

Nous concluons avec le témoignage de Jean: « Les Juifs disaient: “voyez comme il l'aimait!” Mais quelques-uns d'entre eux dirent: “Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, faire aussi que celui-ci ne meure pas?” » (11, 36 s). Un deuil déterminant accompagne le processus d'agrégation: aucun humain, pas même Jésus, ne peut éradiquer la réalité de la perte et de la mort; et l'amour le plus authentique n'empêche pas autrui de disparaître. Mais ce qui donne du poids aux vivants, ce qui fait voir en eux le poids de Dieu, ce qui leur donne une consistance éternelle, c'est cette *confiance* qui, les gardant liés, reliés à la personne disparue, les fait vivre autrement, eux aussi.

Qu'attend-on aujourd'hui des chrétiens? Peut-être, avant tout, qu'ils aient un autre regard sur la mort, « qu'ils soient un afin que le monde croie que tu m'as envoyé » selon le désir de Jésus à la veille de sa mort en Jn 17, 21. Parole que l'on peut éclairer par le récit de Jn 11: qu'ils vivent « uns » et non amputés au-dedans d'eux-mêmes! Qu'ils vivent reliés à ceux et celles dont ils ont été séparés, comme les disciples et amis de Jésus se sont vus reliés à Lui là même où la mort avait apparemment tout détruit!